

Wall painter

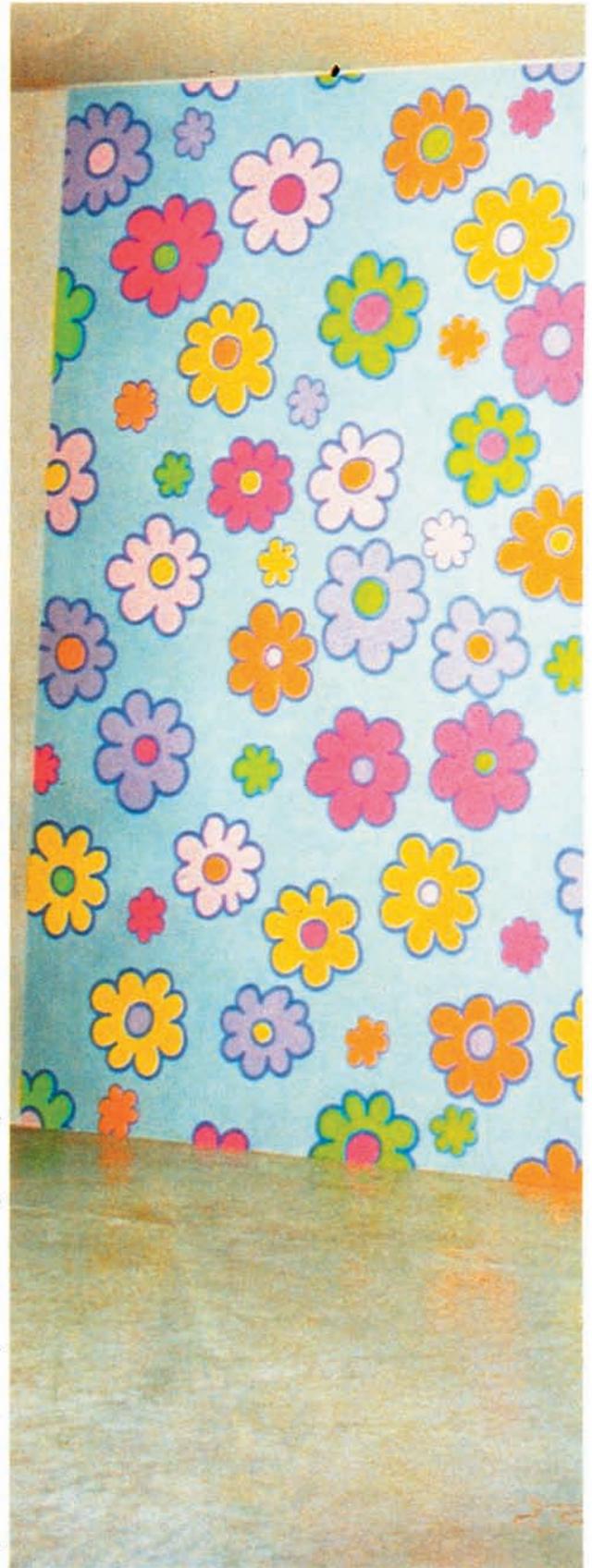
par Eric Troncy

Lily van der Stokker dessine des arabesques et des petites fleurs sur les murs. Esthétique de chambres d'enfants? Pas du tout. L'artiste hollandaise ponctue ses œuvres de phrases lapidaires et malmène l'ordre établi. Jubilatoire.

John Waters dit qu'il la trouve "choquante", mais il collectionne ses dessins avec passion. "L'un de ceux que j'aimerais vraiment posséder, dit-il, ne montre que des ballons et dit 'Thank You'. J'ai lu un article qui disait que si Mike Kelley est le mauvais garçon de l'Amérique, elle est la gentille fille de l'Amérique, et qu'ils sont aussi extrêmes!" Si ce célèbre réalisateur américain de films plus ou moins controversés – de *Pink Flamingo* à *Cecil B Demented* – s'enthousiasme ainsi, c'est que la "gentille fille de l'Amérique" en question ne saurait laisser indifférent. Lily van der Stokker, artiste, officiellement née en 1954 dans un endroit perdu des Pays-Bas, n'est pas quelqu'un d'ordinaire. Depuis plus de dix ans, et bien avant le regain d'engouement pour le pop art, elle a imposé partout dans le monde une esthétique entre guimauve et chamallow, et distille par de petites inscriptions ornées de fleurettes et d'arabesques colorées des sentences pas si politically correct que cela.

Affirmer, dès la fin des années 80, que l'une de ses sources d'inspiration est le papier peint des chambres d'enfants ne va pas de soi. On peut le faire, mais c'est prendre un gros risque : celui de ne pas être prise au sérieux. C'est pourtant le credo qu'a choisi Lily van der Stokker, qui, sans fin, a dessiné sur des feuilles de papier ou sur les murs des motifs joyeux et bariolés. Pour autant, cette iconographie de teenager attardée ne saurait faire oublier la virulence des affirmations que contiennent presque toujours ses dessins. "Shit! Art is Dead" peut-on lire sur l'un d'entre eux, présenté lors de sa première exposition à New York en 1990. La phrase est écrite au stylo bille bleu, au bord d'un réseau maladroit de traits de feutre jaune. Le *New York Times*, rendant compte de cet événement impertinent, modifiera le titre en "Art is Dead". Une prémonition pour cette œuvre plus vivante que jamais et dont le double langage n'est pas la caractéristique la moins réjouissante.

Ses premiers dessins, en vérité, déclinent tous les poncifs d'un optimisme débridé : "Good", "Thank You", "Pure Love", "Happy", "Friendly" ou "Wonderful" s'étaient en de grands aplats de couleurs pastel au centre de



Lily van der Stokker, courtesy Air de Paris et Grey Art Gallery.

Pleasure, peinture acrylique sur mur (1994).



compositions où les fleurs sont des motifs récurrents. Comme dessinées par une adolescente mal dégrossie, ses œuvres atteignent parfois de surprenantes dimensions. Lily van der Stokker, en effet, contribuera au développement du wall-painting, une forme qui, aujourd'hui, en séduit plus d'un. Wall-paintings et dessins : deux formats qui n'ont pas toujours eu les faveurs du marché, mais dont le choix est mûrement réfléchi : *"J'aime les petits formats. C'est un choix pratique. C'est facile à faire et cela demande peu d'espace, juste une table, une chaise et des Magic Markers. Les peintures murales me procurent une autre satisfaction parce que je veux quand même faire des choses grandes et chères. D'un côté, les petits formats sont très personnels. De l'autre, les agrandir à la dimension de l'architecture de sorte que les gens puissent presque entrer dans votre cerveau et s'approcher au plus près de votre expérience personnelle est aussi très excitant"*, déclare-t-elle en 1992 à un ami artiste.

Ajoutons à cela que lorsqu'est apparu son travail, on a ricané devant celle qu'elle a un peu vite considéré comme une néo-baba tout droit sortie d'un remake de Woodstock. Et Lily en remet une couche, déclarant : *"J'aime faire de jolies choses"*, ou encore : *"J'ai essayé de faire un vilain dessin mais le problème, c'est que je n'en éprouve aucun plaisir."* En revendiquant haut et fort un statut pour l'aspect décoratif de l'œuvre d'art, elle fait partie de ceux, rares sur la scène de l'avant-garde, qui ont refusé le radicalisme épuré et tellement chic de l'art minimal ou la monumentalité alors tellement en phase avec l'explosion du marché de l'art. En 1994, d'ailleurs, elle participait à une exposition intitulée *Punishment and Decoration* et a recouvert tous les murs de la galerie allemande qui l'accueillait de fleurs rose et jaune sur fond bleu : à charge pour les autres artistes (dont le néo-géo Peter Halley, qui ne voyait pas cela d'un si mauvais œil) d'accrocher leurs toiles sur ce fond inhabituel.

Progressions et régressions. Depuis, Lily van der Stokker a su convaincre. Elle expose dans les galeries les plus exigeantes de la scène internationale et n'entend pas laisser la réalisation de ses wall-paintings à qui que ce soit d'autre qu'elle. Certes, elle est entourée d'un bataillon d'assistants qui remplissent minutieusement les contours des formes qu'elle trace, mais pas question de réaliser ses œuvres sans elle – ce qui n'est pas des plus simples pour les institutions qui collectionnent ses œuvres. Et elle débarque, les yeux vifs et perçants encadrés de cheveux noirs, avec pinceaux et pots de peinture Day Gloom, et s'installe pour plusieurs jours.

Au fil du temps, ses œuvres, sans se départir de leur esthétique d'origine, ont évolué : l'amateur éclairé distinguera sans peine plusieurs périodes témoignant de légers déplacements, de progressions ou de régressions, d'un changement d'humeur. L'une d'elles l'a conduite à



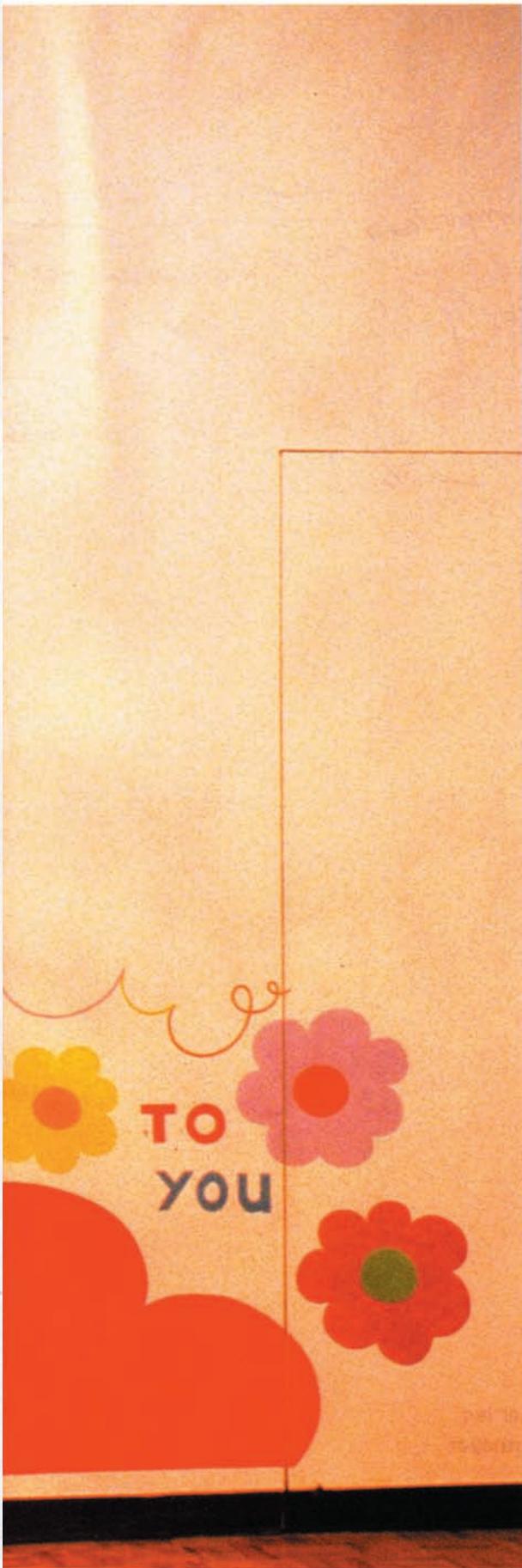
Lily van der Stokker, courtesy Air de Paris et Bonnefanten Museum-NL.

Jack is 60, peinture acrylique sur mur et canapé (1998).





Happy Birthday, acrylique sur mur (1992), installation à la Grey Art Gallery de New York.



Lily van der Stokker, courtesy Air de Paris.

ponctuer ses peintures d'affirmations relatives à son âge et à celui de Jack, son ami – artiste lui aussi, organisateur d'expositions et, surtout, expert indépassable en matière de musique expérimentale. "Jack is 60, I am 44", peut-on lire sur une œuvre de 1998, grand mur peint devant lequel trône un canapé – et c'est peut-être vrai, sauf qu'une autre œuvre de la même année prétend que "Lily is 41. Jack is 57". "Cela semble avoir de l'importance dans les conversations, l'âge des gens", dit-elle, utilisant d'autres bribes de conversation : "Not bad the weather today", montrant dans une explosion de champs colorés la fine épaisseur du discours quotidien. Lors de l'exposition *Let's Entertain* au musée de Minneapolis, il y a deux ans, elle réalise une gigantesque peinture murale au bas de laquelle on peut lire : "Extremely experimental art work by older people" ... Car Lily ne s'est jamais privée de rire sur les clichés des conventions artistiques et de l'avant-garde. "Good Abstract Old Painting", affirme l'un de ses dessins les plus fameux entouré de fleurettes. Et elle sait aussi, parfois, donner à son travail des dimensions inattendues : à Hanovre, pour la dernière Exposition universelle, c'est une barre d'immeubles qu'elle a entièrement peinte d'un réseau complexe de serpentins colorés, rose pâle sur rose tyrien. Une œuvre monumentale, dont le sommet se contemplait... en hélicoptère.

Prémonition. Lorsqu'on n'est pas immédiatement repoussé par l'aspect enfantin et décoratif de ce travail (ce qui arrive encore, rassurons-nous), il est difficile de ne pas être totalement séduit par l'univers de Lily van der Stokker. Quand on devient familier de ses dessins, chaque situation quotidienne, chaque manchette à la une des journaux semble avoir été profilée pour s'inscrire dans la longue litanie de ses déclarations radicales. Même les noms de code du conflit actuel semblent sortir de son imagination : "Justice infinie", "Liberté immuable" sonnent comme autant de déclarations qu'on verrait bien au mur d'une galerie ornée de fleurs multicolores ou de champs de couleurs fluo – et signées Lily van der Stokker. Curieuse prémonition d'un monde où le langage a été absorbé par l'efficacité publicitaire, et où même la guerre doit avoir un titre. Qu'est-ce qui est le plus atroce, alors ? Donner un nom charmant à la guerre ou bien tracer d'horribles maximes entourées de fleurs colorées, comme elle l'a fait en 1992 dans une œuvre commune avec Angela Bulloch où l'on pouvait lire : "Big Dicked Scooter Trash" ? Par-delà son inscription en porte-à-faux dans l'esthétique de l'avant-garde, qu'elle a largement contribué à déloger de son conformisme, ce sont aussi les stupéfiantes conventions du langage et des stratégies médiatiques que Lily van der Stokker malmène. Qu'est-ce qui est "comme il faut" ? Voilà bien la question qui est posée.